

les affaires

Une île paradisiaque en péril à cause... de nous!

Par Olivier Schmouker

Publié le 25/09/2019 à 06:06



CHRONIQUE. Cet été, j'ai eu le privilège de passer une dizaine de jours au paradis. Si, si...

À Marseille, j'ai pris un petit train qui longeait lentement le bleu azur de la Méditerranée, parsemé ici et là de villages aux toits oranges auxquels se lovent des nuées de voiliers blancs. Je suis descendu à Hyères, j'ai pris un taxi jusqu'à la gare maritime et j'ai embarqué sur un ferry, direction l'île de

Port-Cros.

Port-Cros? Personne, ou presque, n'a jamais entendu parler de ce petit bijou de nature sauvage. Il faut vraiment vivre dans le coin, être du Var, pour en avoir eu vent. Écoutez un peu ça, vous n'allez pas en revenir...

L'île se trouve depuis 1963 au cœur du tout premier parc maritime européen, si bien que les êtres humains y sont tout juste tolérés : la pêche est interdite, les véhicules à moteur sont interdits, les vélos sont interdits, les chiens et les chats sont interdits, et si jamais quelqu'un avait le malheur de griller une cigarette, je crois qu'il se ferait noyer séance tenante! Sur l'île, on peut seulement se promener le long de sentiers balisés, et aux alentours, se baigner au milieu de myriades de poissons multicolores que rien n'effarouche puisque personne ne les pêche depuis des décennies. Et c'est tout.

Je vous le disais, c'est bel et bien un petit coin de paradis...

Les touristes peuvent arriver le matin par le premier ferry qui vient du continent, et doivent s'arranger pour ne pas rater le dernier ferry, en fin d'après-midi. Car il est également interdit de séjourner sur l'île. Personne ne peut y passer la nuit. À moins d'avoir réservé une nuit au luxueux hôtel du petit port, le Manoir; de dormir sur son voilier dans une petite crique; ou encore, d'être invité par l'un des rares habitants de l'île – il doit y en avoir une vingtaine –, ce qui était justement mon cas.

J'ai en effet eu la chance incroyable d'être convié par des amis de ma famille, Éric et Sylvie, à passer un peu de temps dans leur une résidence blottie au cœur de l'île. Le temps de se promener au milieu des chênes verts, des pins d'Alep et des arbousiers, environné des senteurs de thym et de romarin – faire le tour de l'île prend une journée entière. Le temps de nager dans un univers à la beauté irréelle, peuplé de dorades, de sars à tête noire et autres saupes. Le temps, au fond, de réaliser combien la Terre est miraculeusement belle, et surtout, combien elle est proche des bouches de l'Enfer...

Une anecdote révélatrice... Un soir entre chien et loup, les pieds pendants depuis un rocher, je sens quelque chose d'incongru tapoter le bout de mes orteils : je ramasse dans l'eau une bouteille de plastique toute cabossée. Face à mon étrange trouvaille – ici, personne ne jette jamais rien à terre ou en mer –, les résidents haussent des épaules, las : «La pollution du continent, qui dérive jusqu'ici», lâchent-ils. Renseignements pris, une île de plastique longue de plusieurs dizaines de kilomètres est récemment apparue dans la Méditerranée, entre ici et la Corse : des tonnes de déchets, portés par les courants, s'agglomèrent de manière désormais chronique, si bien que l'île de plastique se forme, puis se disloque, pour mieux se reformer par la suite, au gré des courants et des vagues de déversement de déchets dans la mer.

Bref, nous sommes en train de détruire peut-être bien l'un des derniers coins de paradis sur Terre. Dans l'indifférence totale. Et cela m'a amené à réfléchir en profondeur...

Résultat? Une série de cinq articles – mes *Lettres de Port-Cros* – sur de grands enjeux environnementaux actuels scrutés – comme à mon habitude – par le petit bout de la lorgnette. Cinq réflexions inédites, qui pourraient bien – qui sait? – vous amener à votre tour à voir les choses autrement, puis à agir en conséquence...

Demain matin, la première lettre sera mise en ligne. Son titre : «***Demain, un air pur ou un air purifié?***» Les autres suivront, sur un rythme quotidien.

Surtout, n'hésitez pas à me faire part de vos commentaires au sujet de cette chronique qui sort de l'ordinaire, à me faire part du fruit de vos propres réflexions quant à l'avenir de l'humanité en cette période de changements climatiques et socioéconomiques. Et n'hésitez pas non plus à enrichir vos pensées en vous plongeant dans le numéro ***Spécial Environnement*** du journal *Les Affaires*, en kiosque cette semaine!

Lettre 1/5: *Demain, un air pur ou un air purifié?*

Lettre 2/5: *Le tourisme, un bienfait économique? Hum, pas sûr...*

Lettre 3/5: *Chronique d'une extinction annoncée*

Lettre 4/5: *L'impact complètement flippant du changement climatique!*

Lettre 5/5: *Vers une dictature verte?*

Espressonomie

Un rendez-vous hebdomadaire dans Les affaires et Lesaffaires.com, dans lequel Olivier Schmouker éclaire l'actualité économique à la lumière des grands penseurs d'hier et d'aujourd'hui, quitte à renverser quelques idées

reçues.

[Découvrez les précédents billets d'Espressonomie](#)

[La page Facebook d'Espressonomie](#)

Et mon dernier livre : [11 choses que Mark Zuckerberg fait autrement](#)

les affaires

Demain, un air pur ou un air purifié?

Par Olivier Schmouker

Publié le 26/09/2019 à 06:06



CHRONIQUE. *Lettres de Port-Cros (1/5)*. À l'ombre sous la pergola de la terrasse entourée d'eucalyptus et de lauriers-roses, je ferme les yeux un bref instant, le temps de me plonger dans le son incessant des cigales, puis de savourer une bouchée de ma tartine de tapenade. Enfin, une gorgée de rosé. Et un long soupir...

Le soleil plombe l'atmosphère tout autour, écrasant au sol les insectes, clouant aux branches les oiseaux, assommant même les enfants, et pourtant il fait bon vivre dans la maison d'Éric et Sylvie de Port-Cros. L'air est agréable, empreint de senteurs de thym et de romarin. Et la température est douce grâce à la brise de fraîcheur qui se faufile des portes-fenêtres ouvertes jusqu'à la terrasse.

C'est alors que je réalise qu'il n'y a pas de climatisation. Aucune barre blanche le long du plafond du salon. Aucun climatiseur aux fenêtres. Aucun moteur ronronnant jour et nuit derrière la cuisine. Rien de tout ça. Une simple maison bâtie avec intelligence, à flanc de colline pour bénéficier de la fraîcheur de la terre et dos au soleil pour éviter d'être matraquée par la chaleur. Bref, en parfaite harmonie avec son environnement.

Chez nous, à Montréal, ceux qui n'ont pas la climatisation souffrent l'été. Durement. L'an dernier, 66 personnes ont péri, emportées par les vagues de chaleur...

Cette semaine, le Spécial Environnement du journal Les Affaires

C'est bien simple, il est maintenant impossible d'imaginer la vie sans climatiseur. De nos jours, 60% des foyers canadiens en sont dotés, selon les données de Statistique Canada. Le pourcentage grimpe à 90% chez nos voisins du Sud. À l'échelle de la planète, on en dénombre 1,6 milliard, et les projections de l'Agence internationale de l'énergie (AIE) montrent qu'il faut s'attendre à en compter 5,6 milliards d'ici 2050.

C'est que plus le climat change, plus la consommation d'énergie augmente. Une récente étude parue dans la revue scientifique *Nature Communications* a en effet mis au jour le fait que, d'ici le milieu du siècle, le changement climatique devrait accroître la demande en énergie de 11% à 27% en cas de réchauffement «modéré» et de 25% à 58% en cas de réchauffement «fort». Or, les données de l'AIE indiquent que la climatisation accapare d'ores et déjà 10% de la consommation électrique mondiale, et ce n'est rien comparé à demain : en 2050, les 5,6 milliards de climatiseurs attendus risquent fort de consommer à eux seuls autant d'électricité que ce qu'utilise aujourd'hui la Chine, toutes activités confondues.

Pis, nous tomberions dès lors dans un terrifiant cercle vicieux. Car, savez-vous ce que produisent les climatiseurs? Je vous le donne en mille : de la chaleur. Actuellement, les villes sont plus chaudes que les campagnes avoisinantes d'en général 1 à 1,5 degré Celsius rien qu'à cause des systèmes de climatisation, toujours selon l'AIE. Ce qui devrait, de toute évidence, aller en empirant dans les prochaines décennies.

Autrement dit, plus on tempère l'intérieur de nos bâtisses, plus on en réchauffe l'extérieur et plus nous dérégulons le climat. Les climatiseurs nous semblent de plus en plus incontournables, et nous tournons en rond de plus en plus vite, comme des chiens fous, prisonniers de notre myopie climatique.

Que faire? Nous passer de l'invention de l'ingénieur américain Willis Carrier et nous résoudre à subir les martèlements répétés du soleil? C'est difficilement imaginable, ne serait-ce qu'en raison du fait que l'impact économique serait ahurissant : la revue scientifique *The Lancet* a publié une étude montrant que les températures élevées de 2017 avaient causé la perte de 153 milliards d'heures de travail dans le monde entier; que se serait-il produit si jamais on avait carrément coupé tous les climatiseurs?

Alors? Fort heureusement, différentes solutions sont en train de voir le jour, ici et là:

– *Efficacité énergétique*. On pourrait améliorer l'efficacité des climatiseurs, notamment en les rendant moins énergivores. Les équipements vendus au Japon et dans l'Union européenne sont, en général, 25% plus efficaces que ceux vendus en Chine et en Amérique du Nord, selon une analyse de Carine Sebi, professeure d'économie à la Grenoble École de Management (GEM), en France. Il y a donc là une bonne marge de progrès, et il est clair que la vive concurrence entre les joueurs du secteur va les pousser à innover en ce sens.

– *Végétalisation*. On pourrait également végétaliser davantage nos espaces urbains. À Medellín, la deuxième plus grande ville de Colombie, on a carrément boisé 18 routes et 12 berges afin de créer de véritables «corridors verts». «Grâce à cette intervention, nous avons réussi à diminuer la température de plus de 2 degrés Celsius, et les citoyens le ressentent», a dit le maire Federico Gutiérrez. Dans le même ordre d'idée, Milan, qui a déjà subi des coupures de courant en raison de la demande d'air conditionné lors de canicules, entend planter trois millions d'arbres d'ici 2050. L'objectif est double : réduire l'effet d'îlot thermique et améliorer la qualité de l'air.

«En ville, il y a un écart de température considérable entre les zones à fort couvert arborescent et celles sans aucun arbre, un écart qui peut aller jusqu'à 4 ou 5 degrés Celsius, même si elles ne sont séparées que de quelques centaines de mètres, dit Carly Ziter, professeure de biologie à la Faculté des arts et des sciences de l'Université Concordia, à Montréal. La différence se fait vraiment sentir à partir du moment où une zone atteint un couvert arborescent de 40%, c'est-à-dire dès lors que, vus du ciel, les deux cinquièmes de la zone sont tapissés par le vert des feuillages.»

Celle qui vient justement de signer un article à ce sujet dans la revue *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA* explique : «Les arbres respirent, dit-elle. Ils dégagent ainsi une fine vapeur d'eau qui agit, le jour, comme de petits brumisateurs. Du coup, l'ombre de la canopée n'est pas la seule à refroidir l'air, il y a aussi l'insoupçonnable et bénéfique transpiration des arbres».

– *Architecture*. On pourrait encore adapter l'architecture de nos maisons et autres bâtisses. En 2007, l'Académie des sciences de Californie a fait sensation en déménageant dans un bâtiment à nul autre pareil, signé par l'architecte italien Renzo Piano, celui-là même qui a inventé Beaubourg, à Paris. Sa particularité? Un gigantesque toit de verdure doté de buttes truffées de puits de lumière, lui donnant un vague air de maison de hobbit. Non seulement le toit vert retient la chaleur, mais aussi les buttes créent naturellement des courants d'air qui refroidissent l'air des alentours. Résultat : zéro climatiseur. Oui, vous avez bien lu : en pleine Californie, ce gigantesque vivarium, aquarium et planétarium fonctionne sans aucun climatiseur.

Idem, le Louvre de Paris s'est doté d'un système astucieux pour se rafraîchir de manière écologique. Il s'agit d'un vaste réseau de tuyaux qui pompe l'eau froide de la Seine voisine, la fait circuler dans les bâtiments, puis la renvoie dans le fleuve. C'est aussi simple que ça. L'efficacité est telle que ce réseau de refroidissement urbain est en train d'être étendu à de nombreux bureaux, magasins et hôtels situés à proximité.

Je pense à tout ça, et je me dis que nous sommes bel et bien à un tournant. La facilité, c'est d'acheter un climatiseur et de fermer les yeux sur l'avenir. La complexité, c'est d'identifier une alternative au climatiseur et de tenter d'embellir nos lendemains. Et l'heure du choix est venue...

Je pense à tout ça, et je me dis que la théorie des climats chère à Montesquieu pourrait bel et bien prendre une tournure totalement inattendue. Cette théorie veut que le climat influence la nature même de l'être humain et, par suite, la société dans laquelle il vit. «Ce sont les différents besoins dans les différents climats qui ont formé les différentes manières de vivre; et ces différentes manières de vivre ont formé les diverses sortes de lois», a écrit le philosophe français dans *L'Esprit des lois*. Ainsi, que risquent de devenir nos sociétés si jamais elles prenaient un «coup de chaud» à cause de la démultiplication de nos systèmes de climatisation? Ne verrions-nous pas naître de toutes nouvelles formes de tensions sociétales, pour ne pas dire de toutes nouvelles sortes de violences – psychiques, voire physiques – débouchant sur de toutes nouvelles sortes de lois et de gouvernements? Et si l'heure était plus grave que ce qu'on imagine aujourd'hui-même...

Je pense à tout ça, et je me dis que le penseur français Edgar Morin a bel et bien raison : seule la complexité nous sauvera. «L'autonomie d'un être vivant est dépendante de son environnement, a-t-il dit au nouveau magazine français *Yggdrasil*. L'être vivant capte, puis utilise l'énergie. Pour survivre, il lui faut saisir sa relation à l'environnement. C'est capital. Voilà pourquoi tout système viable est nécessairement complexe. Il est fait d'une pluralité d'éléments différents qui s'unissent, ou se désunissent.»

Qu'est-ce à dire, au juste? Qu'il nous faut réapprendre à nous connecter à notre environnement, au lieu de continuer à nous en couper, comme nous le faisons depuis une éternité. Qu'il nous faut réapprendre à user de la nature à bon escient, au lieu de recourir aux machines pour nous isoler des moindres maux. Qu'il nous faut réapprendre à œuvrer en harmonie au sein de l'écosystème dans lequel nous évoluons, au lieu de grandir au détriment de celui-ci.

Bref, il nous faut enfin oser emprunter un autre chemin. «Les derniers développements économiques, technologiques et scientifiques représentent une voie qui a mené à des catastrophes, poursuit Edgar Morin. Une autre voie est nécessaire, composée de multiples réformes dans tous les secteurs, dans tous les domaines; ces réformes doivent converger, comme des affluents qui finirait par former un fleuve, la nouvelle voie désirée et désirable. Ce qui permettra de mener à une société non pas parfaite, mais meilleure, à échelle planétaire.»

Je reprends une gorgée de rosé. Puis, une bouchée de ma tartine de tapenade. Et j'ouvre les yeux : «Papa, viens voir! Constantin et moi, on a fait plein de chemins dans le sable et ça a fait une piscine!», me lance Célestin, radieux, en déboulant tout mouillé de la plage de la Palud...

Cette semaine, le Spécial Environnement du journal Les Affaires

Et ici, les liens vers toutes les autres Lettres de Port-Cros

Espressonomie

Un rendez-vous hebdomadaire dans Les affaires et Lesaffaires.com, dans lequel Olivier Schmouker éclaire l'actualité économique à la lumière des grands penseurs d'hier et d'aujourd'hui, quitte à renverser quelques idées reçues.

Découvrez les précédents billets d'Espressonomie

La page Facebook d'Espressonomie

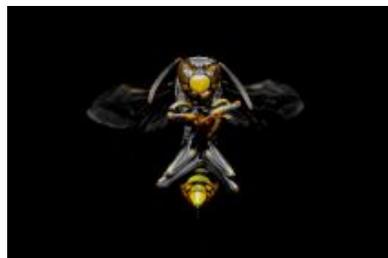
Et mon dernier livre : *11 choses que Mark Zuckerberg fait autrement*

les affaires

Chronique d'une extinction annoncée

Par Olivier Schmouker

Publié le 30/09/2019 à 06:06



CHRONIQUE. Lettres de Port-Cros (3/5). Midi. Le soleil cogne à en tordre le bambou de la pergola. Nous sommes tous attablés sur la terrasse de la maison d'Éric et Sylvie, une dizaine d'adultes et d'enfants fous de joie à la vue du festin qui nous attend : poulet cari, lentilles, jambon de Parme, tapenade, maïs, tomates, pêches, abricots... Les plats pullulent sur la nappe, chacun étant libre de picorer ce qui lui chante. Et ce, avec force rasades d'eau fraîche, de jus de fruits et – bien entendu – de rosé.

D'autres que nous jubilent tout autant : les guêpes. Elles vrombissent tout autour de nous, ne craignant ni les coups de fourchette ni les verres prêts à être retournés pour les capturer. Elles se posent ici et là sans vergogne, comme si tout cela était pour elles, rien que pour elles. Mais c'était sans compter le plaisir sadique qu'ont les enfants à leur donner de terribles coups de raquette électrique...

«Les guêpes, il y en a de plus en plus, été après été, explique Éric. Exactement le contraire du continent, où on n'en voit presque plus. À croire qu'elles sont venues se réfugier ici, sur l'île de Port-Cros...»

Et Sylvie d'ajouter : «C'est comme tous les autres insectes : on en a plein ici, de toutes les sortes, et de moins en moins de l'autre côté de la mer, dit-elle. Il suffit de rouler pour s'en rendre compte : quand on fait aujourd'hui Paris-Marseille par l'autoroute, on n'a plus besoin de nettoyer le pare-brise à l'arrivée, tellement on en percute peu; ce qui était loin d'être le cas auparavant.»

Un papillon ressemblant furieusement à un Monarque se pose sur le rebord de mon ballon, ce qui amène les enfants à me chuchoter : «Regarde ce qu'il va faire...» Tranquillement, il ajuste sa position, puis il déplie sa trompe qu'il plante dans mon rosé et... boit. Quelques secondes plus tard, il redécroche difficilement et se met à virevolter en tous sens, fin saoul, ce qui déclenche l'hilarité générale.

Je ferme alors les yeux un instant, le temps de songer un peu à tout ça...

Cette semaine, le Spécial Environnement du journal Les Affaires

Ce papillon saurait-il ce qu'est l'ivresse sans l'intervention des êtres humains? Et de manière plus générale, n'aurions-nous pas sur les insectes un impact aussi dramatique qu'insoupçonné? Sur leur vie, voire sur leur survie?

Une méta-analyse de 73 études menées en Europe et en Amérique du Nord est récemment parue dans la revue scientifique *Biological Conservation*, mettant au jour le fait qu'à présent 40% des espèces d'insectes y sont carrément menacées d'extinction au cours des prochaines décennies. Ni plus ni moins.

Prenons le cas des guêpes – et, tant qu'à y être, celui de tous les autres hyménoptères (abeilles, frelons, fourmis...). D'une part, leur population risque fort de diminuer de moitié dans les prochaines années, selon la méta-analyse. D'autre part, aucune autre sorte d'insectes ne semble en profiter pour prendre leur place : des espèces envahissantes comme le bourdon fébrile et la fourmi de feu, plus résistants que leurs congénères, ne croissent pas pour autant, ont noté les chercheurs.

Autrement dit, nous assistons bel et bien à une hécatombe. Et les conséquences dépassent l'entendement:

– *Oiseaux*. Le premier impact du déclin des insectes concerne, de toute évidence, leurs prédateurs, à commencer par les oiseaux. Or, une étude de la revue *Science* vient de dévoiler que l'Amérique du Nord avait perdu le quart de ses oiseaux depuis 1970, à la suite de la disparition de 3 milliards d'entre eux. Pas moins de 90% des pertes concernent 12 familles d'oiseaux, dont celles des bruants, des parulines et des chardonnerets. Ces données corroborent celles issues d'une autre étude qui montrait que 30% des oiseaux avaient disparu des champs de France entre 1989 et 2017.

– *Pollinisation*. Un autre impact concerne les plantes, en particulier celles qui servent de nourriture à l'être humain : 75% des variétés de plantes que nous mangeons sont liées à la pollinisation. Si d'aventure les insectes – trop peu nombreux – ne parvenaient plus à fertiliser ces plantes-là, alors tout notre système agricole s'effondrerait.

La cause du massacre? Étude après étude, un responsable est montré du doigt par les scientifiques : l'agriculture moderne. Non seulement l'agriculture intensive détruit les habitats naturels des insectes et des petits animaux comme les oiseaux, mais aussi elle pollue l'environnement en propageant pesticides et engrais.

Résultat? La biomasse des insectes diminue actuellement d'en moyenne 2,5% par an à l'échelle de la planète, selon la méta-analyse : «Si rien n'est fait pour enrayer ce phénomène, cela aura des conséquences catastrophiques pour les écosystèmes de la planète, et donc pour la survie de l'humanité», y est-il souligné par les chercheurs Francisco Sánchez-Bayo, professeur de biologie à l'Université de Sydney (Australie), et Kris Wyckhuys, professeur de biologie à l'Université du Queensland, à Brisbane (Australie).

On ne peut être plus clair...

Maintenant, comment peut-on corriger le tir? Une idée saute aux yeux : passer radicalement au bio, ou à tout le moins à une agriculture nettement plus respectueuse de l'environnement. «Les changements cosmétiques auxquels nous assistons aujourd'hui ici et là ne suffisent plus, estime dans une chronique Robert Watson, le président de la Plateforme intergouvernementale sur la biodiversité et les services écosystémiques. Nous n'avons plus d'autre choix que de radicalement transformer nos processus agricoles afin de produire les aliments dont nous avons besoin sans en faire payer le prix à la biodiversité. Il nous faut massivement adopter l'agroécologie : moins

de produits chimiques, d'engrais, de pesticides, et plus de protection des sols et des pollinisateurs. Il en va tout bonnement de la pérennité de l'humanité...»

Marie-Joëlle Brassard, chercheuse au Centre d'innovation sociale en agriculture (Cisa), abonde dans le même sens : «Nos gouvernements devraient soutenir à fond les jeunes agriculteurs qui souhaitent produire autrement, m'a-t-elle confié. Ils veulent changer le monde, un champ à la fois, mais les terres sont hors de prix, les banques ne veulent même pas les écouter, les soutiens font défaut. Ici, au Québec, nous en voyons plein qui pourraient vraiment changer les choses, et qui malheureusement jettent l'éponge, faute de soutien étatique.»

Les gouvernements, donc. Mais nous aussi, sûrement. Chacun de nous. Une pensée de l'entomologiste français Jean-Henri Fabre me revient à l'esprit : «Pour réussir, la première condition, c'est la patience», a-t-il noté dans ses *Souvenirs entomologiques*. Autrement dit, il convient, pour améliorer les choses à notre modeste échelle individuelle, d'apporter des changements dans notre environnement qui donneront davantage de chances de vivre aux insectes. Jour après jour, semaine après semaine, mois après mois.

Quels changements, au juste? Une suggestion : et si nous cultivions mieux nos jardins...

Connaissez-vous ainsi le concept d'hôtel à insectes? Il s'agit d'installer dans votre jardin ou sur votre balcon une structure décorative en matériaux naturels dont raffolent les insectes, que ce soit pour s'en servir de nid, pour y trouver leur nourriture, ou encore pour y hiberner. Ces abris possèdent de nombreuses cachettes de différentes tailles qu'il suffit de remplir, par exemple, de paille, de foin ou de feuilles sèches. Placé à l'ombre, il ne manquera pas d'attirer l'attention des insectes qui traînent dans le coin, et le tour sera joué! À noter que si votre hôtel est astucieusement conçu, il sera possible de l'ouvrir sans trop déranger tout ce qui se trouve à l'intérieur, ce qui fera le ravissement des enfants, toujours curieux des petites bibittes...

Même chose, si vous vous sentez l'âme d'un paysagiste, vous pouvez aménager chez vous une spirale à insectes. Il s'agit cette fois-ci d'un parterre surélevé en spirale, lequel peut avoir 2 mètres de diamètre pour une hauteur approximative de 1 mètre. La structure est faite en général de pierres sèches, liées avec de la terre argileuse. Son intérêt pour les insectes? C'est simple, une telle structure accumule la chaleur et tempère les variations de température; la pente crée un microclimat plus chaud que les alentours, ce qui est irrésistible pour eux.

Je rouvre les yeux, et réalise que la terrasse sur laquelle nous mangeons tous ensemble est justement installée au sommet d'une sorte de spirale à insectes : le sentier en pente qui mène au jardin et à la plage de la Palud forme une boucle, et toutes les plantes aménagées aux alentours doivent sûrement contribuer à offrir le microclimat que chérissent les insectes. La structure est involontaire, j'imagine, mais certainement efficace.

Je prends une gorgée de rosé, puis me dis que notre salut réside peut-être bien dans cet amour que les gens ont pour leurs jardins, tout comme Éric et Sylvie se dépensent sans compter pour les plantes qui embellissent leur quotidien... comme celui des insectes.

Du coin de l'œil, j'aperçois un infime mouvement : un lézard vient de gober un insecte au pied du mur. Sa langue purlèche ses lèvres. Et vif comme l'éclair, il file se réfugier derrière un volet.

«Plongez plus avant dans l'avenir, notait Jean-Henri Fabre. Un jour viendra, tout semble le dire, où, de progrès en progrès, l'homme succombera, tué par l'excès de ce qu'il appelle la civilisation. Trop ardent à faire Dieu, il ne peut espérer la placide longévité de la bête.»

Espérons que nous finirons par le faire mentir...

Cette semaine, le Spécial Environnement du journal Les Affaires

Et ici, les liens vers toutes les autres Lettres de Port-Cros

Espressonomie

Un rendez-vous hebdomadaire dans Les affaires et Lesaffaires.com, dans lequel Olivier Schmouker éclaire l'actualité économique à la lumière des grands penseurs d'hier et d'aujourd'hui, quitte à renverser quelques idées reçues.

Découvrez les précédents billets d'Espressonomie

La page Facebook d'Espressonomie

Et mon dernier livre : *11 choses que Mark Zuckerberg fait autrement*

les affaires

Dernière lettre de Port-Cros

Par Olivier Schmouker

Édition du 12 Octobre 2019



CHRONIQUE. Le paradis a un nom, il s'appelle Port-Cros. Ici, sur cette île méditerranéenne située à une heure de traversier d'Hyères, le temps fort de la journée est la partie de pétanque sur le petit port de terre battue, à l'ombre des palmiers. Ici, le plaisir se résume à un verre de rosé que l'on sirote tout doucement, une tartine de tapenade à la main, en refaisant le monde avec des amis de toujours et d'autres de passage. Ici, la beauté se fait éblouissante à chaque pas au milieu des arbousiers et des pins d'Alep, à chaque senteur chaude de thym et de romarin, à chaque

plongée parmi les dorades et les oblades.

Je sors de l'eau, ruisselant de bonheur, la tête encore emplie de l'univers aussi silencieux que majestueux que je viens de quitter, où j'ai vu un rouget de roche fouiller dans le sable environné de sars à museau pointu prêts à lui chaparder ses trouvailles, royalement indifférents à ma présence ; Port-Cros est le tout premier parc maritime européen, c'est un petit bijou de nature sauvage où la pêche est totalement interdite, si bien que les poissons vivent depuis des décennies dans une quiétude à nulle autre pareille. Je retire mes petites lunettes, en me réhabituant petit à petit à la terre ferme, puis je m'installe en douceur sur ma serviette, au pied des bambous bercés par la brise marine. Et mes yeux se perdent dans le bleu infini du ciel...

L'idée me frappe soudain, par surprise : il n'y a là aucun nuage. Aucun. Absolument aucun. Et ça dure depuis mon arrivée sur l'île, donc depuis une dizaine de jours. Le sud de la France connaît, il est vrai, une sécheresse sans nom et d'incessantes vagues de canicule. Mais tout de même, de là à ce qu'il n'y ait plus aucun nuage dans le ciel.

Et si le changement climatique avait une réelle incidence sur les nuages...

Source d'inquiétude

Tapio Schneider est inquiet, très inquiet même. Le climatologue s'est lancé avec d'autres chercheurs dans un vaste projet visant à affiner les prévisions des scientifiques quant aux impacts potentiels du changement climatique d'ici 2100, et il vient de réaliser que l'incertitude - immense puisque, par exemple, la montée des eaux pourrait alors «varier entre 30 cm et 110 cm», selon le dernier rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) - résultait «pour l'essentiel» d'un seul facteur : les nuages. Et ce n'est pas une bonne nouvelle. Explication.

Prenons l'Accord de Paris de 2015, qui prévoit de contenir le réchauffement de la planète «bien en dessous de deux degrés Celsius par rapport aux niveaux préindustriels», ce siècle-ci. Nous sommes en 2019, et la température a d'ores et déjà progressé d'un degré Celsius ; la marge est à présent on ne peut plus mince. Combien de dioxyde de carbone (CO2) pouvons-nous encore libérer dans l'atmosphère avant de franchir le seuil fatidique ? Pour s'en faire une idée, il faut s'intéresser à une donnée, celle de la «sensibilité climatique», c'est-à-dire la variation de température associée à un doublement de la concentration de CO2 dans l'atmosphère.

La plupart des modèles de calcul actuels indiquent que, si nous ne changeons pas grand-chose à nos modes de vie, la température pourrait grimper de deux à cinq degrés Celsius d'ici 2100. Cet écart - énorme - résulte du fait que tous les scientifiques n'estiment pas la sensibilité climatique de la même façon : les modèles les moins pessimistes estiment que nous gagnerons le prochain degré d'ici 2060, ce qui nous laisse encore quatre décennies pour corriger le tir ; les plus pessimistes, que nous le franchirons d'ici 2040, soit demain matin.

Pourquoi leurs estimations de la sensibilité climatique varie-t-elle tant ? M. Schneider a analysé ce point et vu que cela dépendait surtout... des nuages, «en particulier les nuages bas des tropiques». C'est que ceux-là sont d'un blanc immaculé, ce qui leur permet de refléter à merveille les rayons du soleil et de faire baisser la température au sol. Or, les scientifiques ne sachant pas encore si le réchauffement de la planète avait un impact positif ou négatif sur le nombre de ces nuages-là, ils naviguent en pleine incertitude dans leurs prévisions.

Ni une ni deux, Tapio Schneider a voulu en avoir le cœur net. Il a creusé le sujet et a fini par déceler un signal faible : tout récemment sont apparues des études indiquant que le changement climatique serait un véritable tueur de nuages bas ! Ainsi, Dennis Hartmann, professeur de sciences de l'atmosphère à l'Université de Washington, et son équipe de chercheurs ont noté que ce phénomène se produisait bel et bien sous les tropiques.

Résultat ? «Les modèles les plus pessimistes semblent dès lors les plus vraisemblables, dit M. Schneider en marge de ses travaux. Notre futur va voir de plus en plus de vagues de chaleur extrême en été, de plus en plus de pluies torrentielles durant n'importe quelle saison, bref de plus en plus de catastrophes naturelles. De notre vivant, et surtout de celui de nos enfants.»

L'impact insoupçonné des nuages

Moins de nuages bas, est-ce si grave que ça ? Oui, mille fois oui, ça l'est.

Timothy Andrews et Mark Webb, deux climatologues du Met Office, le service national britannique de météorologie, ont analysé le réchauffement que connaît la zone tropicale du Pacifique. Ils ont noté que les nuages bas n'y disparaissaient pas vraiment, mais semblaient plutôt se transformer en d'autres nuages qui gagnaient en altitude, plus précisément en cumulonimbus. Ce type de nuage présente la plus grande extension verticale, le sommet prenant souvent la forme d'une enclume.

Or, le cumulonimbus est une véritable épée de Damoclès pour l'humanité : les plus gros d'entre eux peuvent détenir un million de tonnes d'eau, provoquer des courants d'air ascendants des plus puissants, à 40 m/s, et renfermer une énergie équivalente à la bombe atomique de Nagasaki. C'est lui qui provoque déluges, foudre,

tornades et autres chutes de grêle. À cela s'ajoute le fait qu'il est le champion pour renvoyer d'où elle vient la chaleur diffusée par la croûte terrestre, ce qui contribue grandement à l'augmentation du CO2 dans l'air.

Bref, moins nous avons de nuages bas, plus nous avons de cumulonimbus et plus le changement climatique s'aggrave. C'est aussi simple et terrible que ça.

À la clé, un impact économique qui promet de dépasser l'entendement. D'ores et déjà, les 10 plus grandes villes du Québec doivent s'attendre à déboursier 2 G \$ d'ici les cinq prochaines années juste pour s'adapter au changement climatique (ex. : renouvellement accéléré du réseau d'eaux usées et pluviales, des chaussées, des aménagements verts, etc.), selon une étude du Groupe Agéco ; pour l'ensemble du Québec, la facture se chiffre à 4 G \$. Quant au Canada, une étude de l'économiste Matthew Kahn prévoit un effondrement du produit intérieur brut (PIB) de 13,1 % d'ici 2100, consécutif à une dégringolade de 4,4 % en 2050 et de 1,4 % en 2030, rien qu'à cause du changement climatique. Et ce, en raison d'une chute annoncée de la productivité des êtres humains - sur les chantiers comme dans les champs, on est moins efficace quand on crève de chaud. «S'il est pour l'instant impossible d'évaluer précisément les coûts du changement climatique, on peut toutefois affirmer sans se tromper qu'ils seront fortement négatifs pour les économies du monde entier», résume Carine Bergevin-Chammah, économiste chez Desjardins.

Le ciel nous tombera-t-il sur la tête ?

Aide le ciel, et le ciel t'aidera...

Ici et là, d'audacieux innovateurs imaginent comment nous pourrions rétablir un certain équilibre au-dessus de nos têtes. Le projet Drawdown piloté par l'entrepreneur américain Paul Hawken propose ainsi de recourir à grande échelle à des «éponges à CO2», des sortes de céramiques capables d'absorber le gaz carbonique environnant, puis de vider celui-ci dans des serres agricoles. Ce qui créerait un cercle vertueux potentiellement carboné négatif.

Autre idée : la multiplication des mini-éoliennes. De taille humaine, celles-ci peuvent être implantées n'importe où sans nuire au paysage (dans des champs, sur des tours d'immeuble,...) et sans déranger (leur bruit est semblable au souffle humain). Et ça marche : la tour Eiffel est devenue, grâce à elles, autosuffisante sur le plan énergétique.

Enfin, l'économiste Solomon Hsiang et le climatologue Bob Kopp notent, eux, qu'il est envisageable d'intervenir directement sur les nuages. On pourrait projeter des gouttellettes d'eau dans les couches supérieures de l'atmosphère pour densifier la couverture nuageuse, ou encore répandre des paillettes dans les couches inférieures pour accroître la réflexivité de celle-ci, et ainsi diminuer temporairement la chaleur extrême dont souffre une métropole.

C'est clair, nous sommes à même de trouver une solution à la disparition des nuages bas. Pourvu que nous nous y attelions tous ensemble : entrepreneurs, politiciens, citoyens, etc. Sans attendre que le ciel finisse par nous tomber sur la tête.

Je ferme les yeux, ébloui. Je prends une grande respiration, j'inhale l'air pur de ce paradis sans nuage qu'est Port-Cros, un paradis fragile, mais sûrement résilient. Et j'expire en souriant du coin des lèvres.

«Ce qui compte, ce n'est pas ce que l'on donne, mais le sourire qui accompagne le don», aimait à dire l'explorateur polaire Paul-Émile Victor.

Espressonomie

Un rendez-vous hebdomadaire dans Les affaires et Lesaffaires.com, dans lequel Olivier Schmouker éclaire l'actualité économique à la lumière des grands penseurs d'hier et d'aujourd'hui, quitte à renverser quelques idées reçues.

[Découvrez les précédents billets d'Espressonomie](#)

[La page Facebook d'Espressonomie](#)

Et mon dernier livre : [11 choses que Mark Zuckerberg fait autrement](#)